

Par la fenêtre de Jessica Peters

Marie-Anne Letarte

Numéro 67, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85346ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Letarte, M.-A. (2017). Compte rendu de [Par la fenêtre de Jessica Peters]. *L'Inconvénient*, (67), 46-51.



PAR LA FENÊTRE de JESSICA PETERS

Marie-Anne Letarte

Alors que je file en voiture sur la route de Brownsburg, le soleil d'automne enlumine les feuillages, l'atmosphère est teintée d'un filtre doré. C'est la saison des couleurs qui attire tant de touristes dans les Laurentides et en Estrie, et qui se prolonge cette année merveilleusement. J'atteins une route en lacet qui débouche sur un lotissement de maisons neuves au milieu de la nature. C'est là que se trouvent la résidence et l'atelier de la jeune peintre Jessica Peters. Je suis accueillie, sur le perron, par les battements de queue d'un chien beige, visiblement heureux de profiter du grand air matinal.

La porte s'ouvre et une jeune femme douce et posée m'invite dans sa maison paisible et lumineuse, où je suis aussitôt envahie par une impression de déjà-vu. Je remarque une foule de détails présents dans ses tableaux : un luminaire, les montants métalliques de l'escalier, les jeux d'ombres qui dessinent des diagonales sur le plancher. En regardant par la fenêtre, je reconnais la brume qui se dissipe sous la chaleur du soleil, cette ambiance lumineuse à l'aérosol dont Jessica Peters enveloppe souvent ses constructions désertes. J'aperçois la silhouette d'un homme qui s'affaire autour d'un feu de

camp. La fumée l'allonge au gré du vent, un voile bleuté s'agite entre lui et nous. Cette fumée bleutée m'est aussi familière : sur ses toiles, Jessica Peters la peint en fines couches pour créer des effets de transparence et de perspective.

Je retrouve aussi à l'extérieur les éléments graphiques qui dessinent, dans ses tableaux, des lignes ver-

ticals sombres parées de textures organiques. Celles-ci se trouvent au cœur de la fascination de Jessica Peters pour la matière. C'est l'un des aspects de sa production qui attire le plus mon attention. La peintre déploie une réelle ingéniosité pour créer tous ces rendus : elle triture, gratte, ponce et racle la matière jusqu'à ce qu'elle obtienne des textures qui reflètent la réalité, sans pour autant recourir à une approche réaliste ou photographique.

Elle m'invite à descendre l'escalier qui mène au sous-sol, où se trouve l'atelier ainsi que la salle des enfants. Outre une structure de jeu, celle-ci comprend une table et des chaises propices à l'expression artistique. Un tableau de petit format peint par l'une de ses filles montre déjà une habileté à percevoir les textures et les couleurs, comme chez sa maman.





En regardant par les fenêtres du rez-de-jardin, je reconnais le cadrage noir de l'ouverture et le contraste que fait le soleil doré en jaillissant dans l'atelier. L'escalier extérieur projette son ombre sur la vitre texturée par le grillage du moustiquaire.

Jessica Peters interprète tous ces détails d'une manière si personnelle qu'il nous est possible de voir le réel par ses propres yeux, tel qu'elle le représente dans ses œuvres. Être un véritable artiste peintre, n'est-ce pas précisément cela : offrir aux autres sa perception du monde par le biais d'un langage plastique, par l'organisation sur un plan des formes, des couleurs et des textures ? Chaque artiste invente son vocabulaire, le personnalise jusqu'à ce qu'il atteigne sa singularité, son essence propre. Cette empreinte visuelle est analogue à celle que produit un bon film qui nous laisse hanté, après le visionnement, par une atmosphère, par une scène, par des personnages. Quand on a intériorisé la vision d'un peintre, tout ce qu'on regarde peut être vu à travers le filtre de ses qualités plastiques.

Une chose me frappe lorsque je pénètre dans l'atelier : on n'y trouve pratiquement aucun pinceau. Jessica Peters affectionne plutôt le ruban à masquer, avec lequel elle découpe des zones en créant pour chacune de nouveaux effets de texture, qui simulent tantôt un matériau de construction, tantôt un élément de la nature, ou bien elle s'amuse simplement avec les propriétés physiques du médium. Jessica Peters peint en quelque sorte *au ruban*, à coup de découps et de caches, et compose ainsi des décors architecturaux conçus comme des mosaïques.

Les tableaux réalisés entre 2009 et 2012 présentent souvent une vue d'ensemble d'un environnement bâti inscrit à l'intérieur d'une rue, d'un paysage. Depuis 2014, le point de vue est passé de ces plans panoramiques à des plans moyens, où s'entremêlent des vues extérieures et intérieures d'un même bâtiment. Dans les dernières œuvres présentées à la galerie Simon Blais, les plans rapprochés font leur apparition. Ceux-ci soulignent des éléments architecturaux : une section d'un balcon, des montants d'escalier, le cercle noir que découpe un chandelier métallique sur un triangle de lumière. Dans ce passage des espaces ouverts aux espaces clos, les compositions se font plus abstraites et mettent en scène des jeux de lumière et d'ombre aux ambiances énigmatiques. Où nous trouvons-nous ? Sommes-nous dedans ou dehors ? Voyons-nous une surface pleine ou au travers de celle-ci ? Ces lieux sont-ils réels ou le produit d'une rêverie ? En regardant ces œuvres, je m'imaginais dans la peau d'un chat qui rôde la nuit dans une maison endormie et qui est surpris par les ombres déformées des objets éclairés par le clair de lune.

La série intitulée *Réflexion* est peuplée d'éléments superposés qui nous entraînent dans un parcours de reconstruction, un voyage visuel et cérébral où les perspectives bancales et hypnotiques gardent le spectateur aux aguets. Cette série de compositions plus denses nous situe en leur cœur même, dans une perspective englobante qui amplifie l'intériorité et la rend de ce fait plus significative.

On retrouve aussi dans les œuvres de Jessica Peters des effets de mise en abyme dans les compositions qui nous renvoient d'un motif à l'autre, comme dans un va-et-vient infini (*Réflexion pragmatique*). D'autres tableaux révèlent des effets de miroir, comme *Le gazon est toujours plus vert chez le voisin*, un diptyque montrant deux maisons symétriques à la manière d'un motif de Rorschach dont le sens est ouvert à l'imagination.



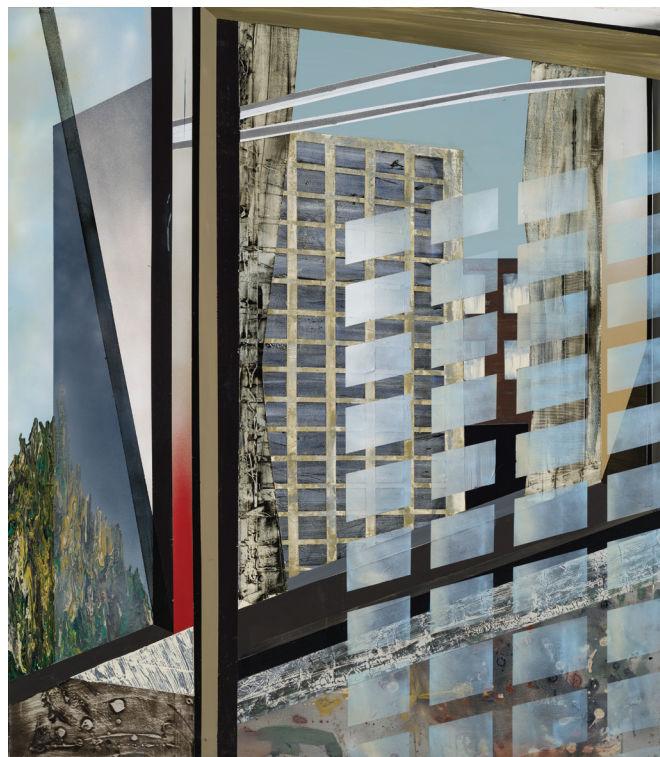
La palette de l'artiste épouse la logique de ses sujets. Les teintes de vert, de bleu et de brun des éléments naturels dialoguent avec les beiges, les bruns, le gris et le noir des matériaux de construction. Ces couleurs forment une palette de teintes rabattues dont l'enchevêtrement reproduit, dans un autre registre, le même jeu de va-et-vient, le même effet de reflets, entre le monde construit et le monde naturel environnant.

Jessica Peters utilise avec ingéniosité les qualités physiques des médiums qu'elle mélange, disperse, projette, gratte, sable et triture par mille et un procédés mécaniques et manuels, et ce, dans le but de créer des espaces mystérieux par la mise en évidence de leur matérialité physique. Elle éclaire ses constructions d'une lumière énigmatique en opposant des dégradés doux et transparents aux textures rudes et opaques des objets. Des brouillards impressionnistes ajoutent une dimension émotive à ces lieux exempts de présence humaine et qui semblent tantôt nostalgiques, tantôt carfardeux.

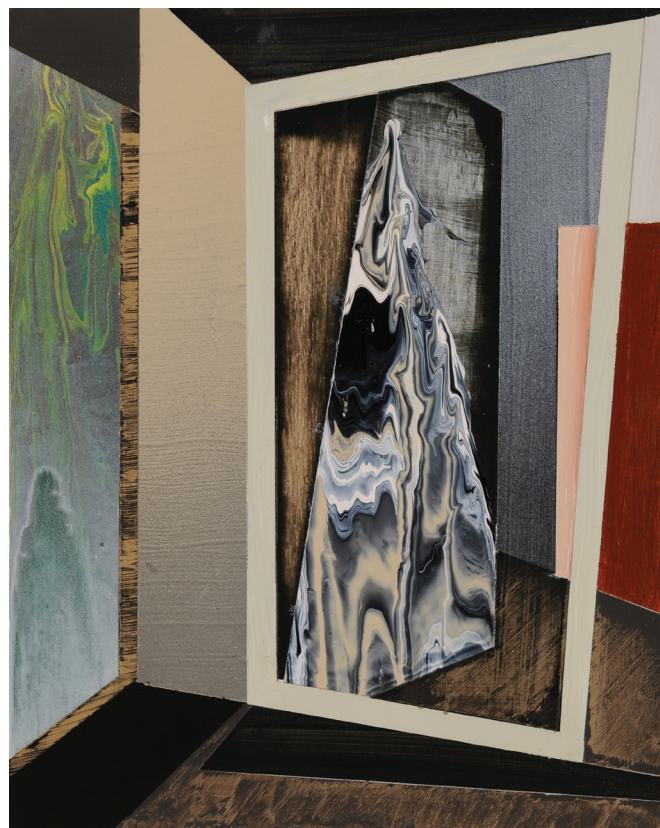
Pour les passionnés de textures, dont je suis, les œuvres de Jessica Peters séduisent par leur caractère étonnamment sensuel. Si presque toutes les faces des volumes sont définies par des contours nets, c'est à l'intérieur de cette géométrie que surgissent l'aléatoire et l'imprévu, tels ces effets de moiré charmeurs produits par la fusion de deux couleurs, ou bien l'estompement du noir qui fait apparaître un paysage organique et montagneux sur les rideaux de *Réflexion 8*. J'y vois un écho de certains effets propres à la peinture contemporaine, que l'on retrouve par exemple chez Gerhard Richter, où des couleurs se mélangent de manière aléatoire au passage d'un énorme *squeegee* qui racle la peinture sur la toile.

.

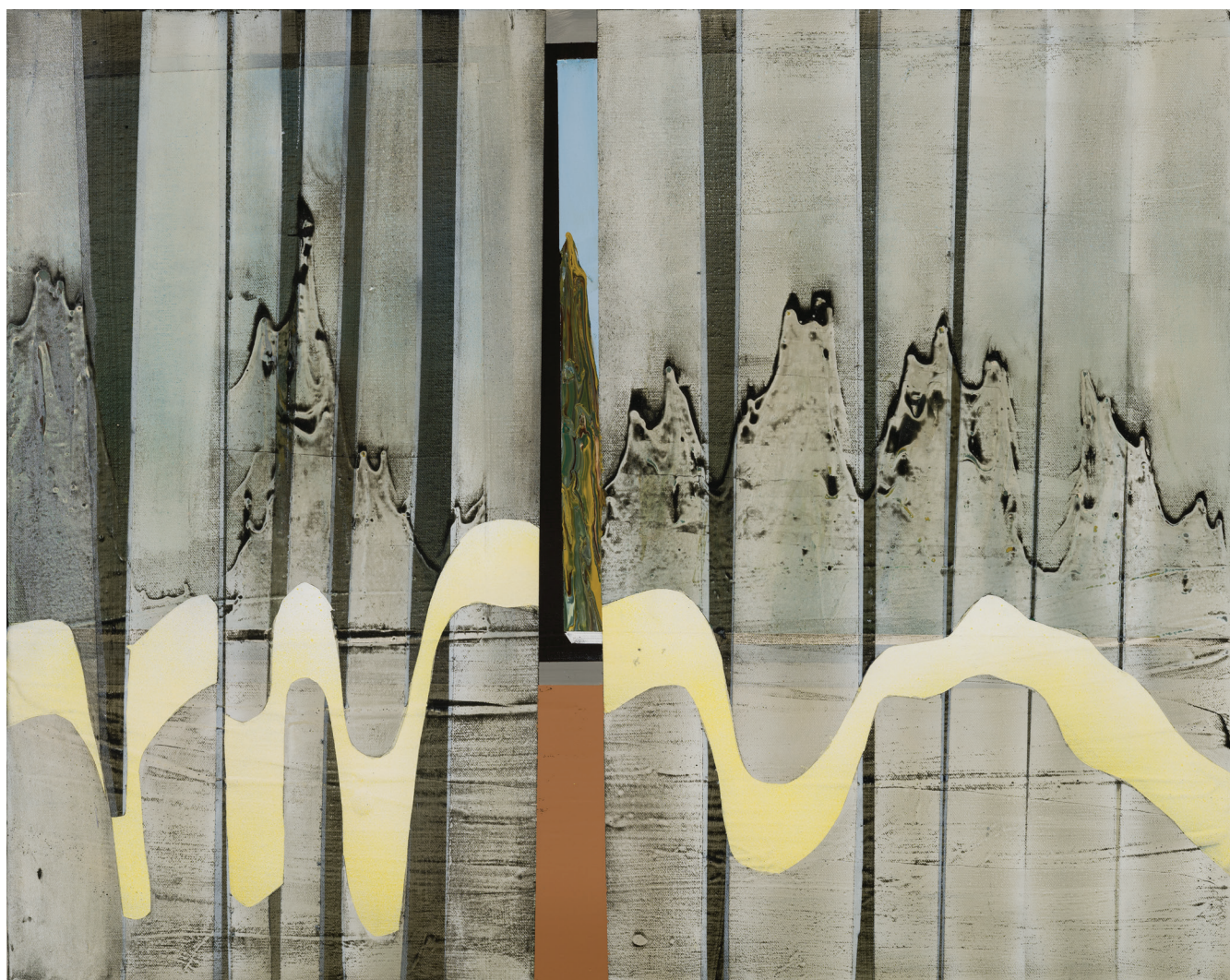
Jessica Peters cite d'emblée le nom de Serge Clément lorsque je la questionne sur les artistes qui la fascinent ou l'ont influencée. Également représenté par la galerie Simon Blais, Clément est un photographe qui propose des images introspectives, poétiques et déroutantes du monde urbain et rural. Peters nomme également le peintre allemand Matthias Weischer, dont les tableaux aux atmosphères ambiguës représentent des scènes d'intérieur dénuées de personnages. Plus près de nous, le peintre Trevor Kiernander, qui a étudié à l'université Concordia, s'inspire de motifs architecturaux pour composer des univers disparates ; comme Peters, il utilise la technique du ruban à masquer pour créer des jeux de perspectives.



Dans un contexte plus large, les œuvres de Jessica Peters évoquent pour moi la période d'expérimentation dont a émergé le mouvement cubiste. Rompant avec une représentation conventionnelle de la nature, Picasso, Braque et Cézanne ont créé une nouvelle forme de figuration misant sur la construction de volumes sur une surface plane. Ils ont ainsi brisé le principe de la



Réflexion spéculaire, 2016. Acrylique et aérosol sur toile. 63 x 57 pouces. Photo : Guy L'Heureux
Sans titre, 2016. Acrylique et aérosol sur toile. 14 x 11 pouces. Photo : Guy L'Heureux



Réflexion #8, 2016. Acrylique et aérosol sur toile. 24 x 30 pouces. Photo : Guy L'Heureux

perspective albertinienne, suivant lequel on peut reproduire toute perspective en imaginant une ligne d'horizon vers laquelle convergent les points de fuite (la taille et la grosseur de chaque objet y sont alors déterminées en fonction de leur éloignement par rapport au spectateur). Ce faisant, les œuvres issues du cubisme ont redonné aux objets une « solidité » et une « densité » dont l'impressionnisme s'était en quelque sorte détourné en s'intéressant plutôt aux effets de lumière. En découpant de grands volumes en un ensemble de volumes plus petits, Picasso s'est mis à jouer plus librement avec l'éclairage des objets, rompant de nouveau avec les méthodes traditionnelles qui recouraient au clair-obscur pour représenter des reliefs. Mais ce nouveau mode de représentation ne visait pas qu'à illustrer les dimensions simultanées d'un même objet ; il cherchait à en expri-

mer l'« essence plastique », les « caractères nécessaires » à travers toutes ses « individualisations possibles »¹.

Peters poursuit en quelque sorte cette phase *synthétique* du cubisme lorsqu'elle cherche à traduire les traits essentiels du monde qui l'entoure. À la manière des peintres cubistes, elle exprime les rapports abstraits qui unissent des structures architecturales et l'environnement où elles se trouvent, de même que les qualités propres des matériaux à travers la représentation de leurs textures. Si elle s'inspire de photographies pour composer ses tableaux, ceux-ci ne sont jamais de facture photographique : ils proposent une représentation nouvelle du monde, de l'ordre géométrique et lumineux qui le structure. ■

1. « Le cubisme », *Dictionnaire de la peinture*, Larousse, 1991, p. 197.



Réflexion prismatique, 2016. Acrylique et aérosol sur toile. 51 x 57. Photo : Guy L'Heureux

Jessica Peters détient un baccalauréat en arts visuels et médiatiques de l'UQAM. Elle a exposé ses œuvres notamment à Montréal, à Toronto et à New York. Elle est représentée par la galerie Simon Blais, où elle tiendra sa prochaine exposition, en mars 2017. Pour entendre l'artiste parler de son travail : www.galeriesimonblais.com/fr/expositions/espaces-momentanes